

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 32

Artikel: Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson :
(histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-
Vaud) : [suite]
Autor: Othon, de Grandson
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204407>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fer du Cervin... Nous eussions été capables de la signer tous, sans exception.

A la gare de Gryon, foule pour recevoir ce train de la dernière heure, dont on n'attendait que l'arrivée pour commencer la fête.

Il est midi passé, le cortège est déjà formé sur la terrasse du grand hôtel Amiguet, quartier général. Les derniers venus se fauflent prestement dans les rangs, sans souci du voisinage, et cette hâte donne lieu aux rapprochements les plus imprévus. Qu'importe! on va fêter Juste Olivier, qui chanta le bon vieux temps helvétique :

Autrefois, on aimait en Suisse
A rire, à vivre bonnement;
On n'allait pas chercher malice
Dans chaque pauvre événement.
On était gai, content, traitable,
On s'oubliait par ci par là
(Evoquons ce temps mémorable),
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

La colonne s'ébranle. En tête, deux gendarmes, puis la fanfare de Gryon. Après la musique, et pour fermer la colonne, deux groupes pittoresques symbolisent la patrie vaudoise et l'Alpe. On y voit des guides dont l'équipement et l'armement complets font trembler le Muveran, des fruitiers en culotte et « mandzou » de velours, des jeunes gens en costume vaudois. Entre ces deux groupes, la longue théorie des invités, autorités, représentants de la famille Olivier, comité, littérateurs romands, journalistes, puis tout un groupe de Zofingiens et de Bellettrians, vieux et jeunes, en casquette et sautoir. Plusieurs dames sont au milieu d'eux. Aucune régularité dans le rang ni dans le pas, pas plus d'ailleurs que dans le costume. Chacun s'est mis à son aise; pas un gibus, pas une redingote. On marche par trois, par quatre, par cinq, suivant le hasard ou les amitiés. C'est très familial, comme au bon temps chanté par le poète.

Sur tout le parcours, une double haie, où simples montagnards et nobles étrangers se confondent. Les visages trahissent la joie des cœurs. C'est bien la vraie fête populaire.

Le cortège fait le tour du village. A travers les rues étroites et montueuses, que bordent les chalets aux larges auvents, les drapeaux de toutes couleurs croisent leurs lances au-dessus de la tête des passants. Par ci, par là, une guirlande de mousse ou de feuillage piquée de fleurs en papier, ou bien un rustique arc de triomphe auquel est suspendue une pancarte reproduisant quelque strophe vibrante du poète.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

16

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE XII (suite)

UN MARIAGE IMPRÉVU

OTHON n'avait plus alors le charme de la jeunesse, et l'empreinte de la douleur, l'avait plus changé que cellé du tems; mais jamais figure ne présentait si parfaitement l'idéal d'un héros. La tristesse douce de ses regards, le son de sa voix, l'expression de sa physionomie, tout sembloit dire qu'il étoit malheureux autant que sensible; tout en lui étoit fait pour intéresser. Peu d'hommes enfin, pouvoient se flatter de balancer à vingt ans, l'impression que Grandson faisoit involontairement à quarante: il inspiroit à la fois, la pitié et l'admiration.

Réclamant près de lui les droits du sang, la

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Arrivé au but de son pèlerinage, le cortège forme le cercle. Quelques pompiers veillent à maintenir libre le passage qui conduit à la petite tribune tendue d'étoffe verte et blanche placée au bas du tertre sur lequel est érigé le monument. Les membres des sociétés de Zofingue et de Belles-Lettres, cette jeunesse académique qu'Olivier aimait d'un amour tout particulier, sont étagés tout autour du tertre, qu'ils ceignent comme d'un diadème.

Chacun a pris sa place sans bruit, sans bousculade. De bonnes vieilles ménagères, les manches troussées, le tablier relevé, échappées un moment de leur cuisine, se sont fauflées jusqu'au premier rang et, pour mieux voir, poussent du coude, sans façon, M. le préfet ou M. le syndic.

Il feroit beau voir qu'on les molestât, elles qui, sans doute, ont connu mossieu Juste et sa bonne dame. Qui sait si ce n'est pas de l'une d'elles qu'il disait, dans la chanson que nous avons déjà citée :

Il en est une. Sur sa joue
Deux baisers (c'est le droit commun)
M'étaient dus: elle fait la moue.
Au lieu de deux je n'en ai qu'un.
Nous chicaner sur nos tendresses!
Le beau système! et l'on y va:
Des égales, plus de maîtresses!
Hélas! qu'y faire?... enfin, voilà!

Un grand silence se fait. Et la musique, gravement, entonne le beau chœur qui a pour titre « Helvétie », et que tous chantent d'une voix émue :

Il est, amis! une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.

Alors, M. Decoppet, conseiller d'Etat, président de l'Association Juste Olivier, monte à la tribune et remet le monument à la commune et à la population de Gryon.

M. Amiguet, syndic, répond.

Puis, pour terminer, c'est M. le Dr Olivier, habitant Genève, petit-fils de Juste Olivier, qui remercie au nom de la famille. De ces discours, nous ne dirons pas davantage; la plupart de nos journaux les ont reproduits in-extenso, en remarquant qu'ils avaient été l'expression éloquente et fidèle des sentiments qui, en cette belle journée, emplissaient tous les cœurs.

Un second chant, accompagné aussi par la musique, termine la cérémonie. Puis, lentement, silencieusement, la foule, pénétrée d'une sincère émotion, se disperse dans les petites rues ensoleillées, entre les vieux chalets brunis.

demoiselle d'Aleman osa l'occuper d'elle-même; et goûtant enfin le plaisir de l'intéresser, elle lui confia l'embarras où la réduisoit la recherche du seigneur d'Estavayer. A ce nom odieux, Othon pâlit, son œil s'enflamme d'un feu sombre; il offre à sa parente de la délivrer de cet homme atroce: il veut l'appeler au chant de l'honneur.

— Hé! quoi, lui répond la demoiselle d'Aleman, faut-il rappeler à Grandson que ses ressentiments sont enchaînés à jamais, et que, pour provoquer Gérard, il faut oublier Catherine?

— Et cependant, puis-je vous abandonner à ce monstre? Tout ce qui m'est cher, doit-il être sa victime?

— Le cloître m'offre un asile contre lui.

— Le cloître? mais vous l'abhorrez.

— J'abhorre Gérard cent fois plus: et lorsqu'on est, ainsi que moi, vouée au malheur, choisir son supplice est encore une sorte de consolation.

Après avoir rêvé quelques instans, Othon prend la main de sa belle cousine, et lui dit, avec l'air de l'embarras:

— Ne seroit-il pas un troisième parti moins cruel?

La fille charmante rougit, détourna les yeux, et ne demanda point quel étoit ce parti; mais sa contenance déceloit une agitation si vive, que le chevalier ne put se défendre de quelque trouble: toutefois, l'ayant bientôt surmonté:

— Oui, poursuivit-il, en me permettant de vous adopter, vous éviteriez Gérard et le cloître.

— M'adopter, vous, me rendre un père?

Après le premier chant, lorsque tomba la bannière fédérale qui voilait le monument, de chaleureuses acclamations avaient salué l'œuvre si artistique de Raphaël Lugeon, dont le *Conteur* a publié samedi dernier l'image. Ces acclamations allaient aussi au beau bloc dans lequel elle est enchassée et à ceux qui, d'un élan spontané, avaient été, au prix de mille peines, le chercher là-haut, dans la montagne.

Lorsqu'il y a quelque part un « Grand-Hôtel » on résiste difficilement à la tentation d'un « grand banquet ». Donc, les invités de la commune de Gryon eurent le leur, offert par les autorités et le comité local, banquet succulent, généreusement arrosé et admirablement servi chez MM. Amiguet frères. Nous étions plus de cent convives, dames et messieurs, vieux et jeunes, sans compter tous ceux qui sont encore dans cette période si complaisante d'« entre deux âges », que l'on quitte toujours à regret.

Au dessert, un seul discours, mais très original et très applaudi, prononcé par M. Amiguet-Massard, député. Il fut suivi d'une communication de M. Decoppet, président de l'Association, qui nous apprit que le comité du buste de Louis Vulliemin, représenté aujourd'hui par MM. Ed. Secretan et G. Favey, fait hommage au fonds Juste Olivier, pour le buste à ériger à Lausanne, d'une somme de 4150 francs, solde de la souscription ouverte jadis pour honorer la mémoire du continuateur de l'œuvre de Jean de Muller.

Ce patriotique et généreux mouvement eut le succès qu'on devine.

Au lever de table, on monte en wagon pour se rendre sur la place du Stand, où s'étaient groupés en un joyeux pique-nique les nombreuses personnes accourues pour fêter aussi Olivier et qui n'avaient pas l'heur de porter la petite cocarde verte et blanche, distinguant seule les invités officiels.

Sous un sapin, une tribune. Donc il y aura des discours. Rassurez-vous; ce sera vite fait. Car ce fut un des attrait de ces fêtes, que la partie oratoire y a été réduite à sa plus simple expression. La ration obligée et rien de plus. La qualité, pour une fois, l'emporta sur la quantité.

Ils n'ont point osé se montrer, et ils ont bien fait, ceux dont le poète a dit :

Vous qu'on applaudit,
Gens de phrase
Et d'emphase,
Vous qu'on applaudit,
Trois p'tits tours... et tout est dit.

— N'importe le nom. Sous celui d'époux, ma cousine, vous auriez en moi un frère, un ami... A ce titre, j'aurais le droit de réparer envers vous l'injustice de la fortune; et bientôt libre de faire un choix, la veuve de Grandson....

— Que vous êtes cruel!... et généreux!... interrompt la demoiselle d'Aleman, en versant un torrent de larmes, mais j'accepte, avec reconnaissance, ce que vous m'offrez: et le titre qui pourrai me rapprocher de vous, sera toujours pour moi le plus cher.

A cette réponse, le chevalier pressant de ses lèvres la main de sa jeune amie, parut la remercier de lui confier le soin de sa destinée; puis l'ayant quittée pour s'occuper des préparatifs de leur union, il passa chez la comtesse de Gruyère; sa sœur, dans l'intention de lui communiquer son mariage.

Le même jour, en demandant au *Comte rouge* la main de la fille de messire Humbert, Othon promit de lui assurer sa baronnie d'Aubonne en toute propriété; proposition qui surpassait tellement toutes les offres que pouvoit faire le seigneur d'Estavayer, que ce prince l'accepta du premier mot. En conséquence, on expédia bientôt les dispenses nécessaires, et le baron de Grandson reçut la demoiselle d'Aleman de la main du comte Amédée, qui voulut lui servir de père en cette occasion. On présume aisément quels furent les emportemens de Gérard, en apprenant ce mariage, et combien la haine qu'il portait à Grandson s'en accrût: de ce

Au stand, il n'y eut que quatre orateurs et, sur les quatre, trois poètes. En un tel jour, les poètes avaient bien, certes, voix au chapitre.

M. Beausire, pasteur de Gryon, salua dans un toast éloquent la patrie heureuse et belle que nous aimons. M. le professeur Burnier, membre du comité de l'Association, dit un discours en vers, spirituel et original. Quatre sonnets de M. Hubert Matthey, professeur, dits par l'auteur, puis des vers encore de M. Georges Jaccottet, lus par M. Petitmermet, président de Belles-Lettres, célébrèrent, une dernière fois en ce jour, Juste Olivier.

Les Zofingiens chantent deux chœurs.

Mais les violons s'accordent :

Allons, jeunesse, allons, la danse vous appelle,
Que chacun ait sa belle
Sa rose des vallons,
Allons, jeunesse, allons !

Les filles, les garçons à tourner se hasardent,
En tournant se regardent ;
On connaît ces façons
Des filles, des garçons.

Les yeux noirs, les yeux bleus et le petit sourire,
Tout muet pour tout dire,
Ont commencé leurs jeux,
Les yeux noirs, les yeux bleus.

Plus d'un regarde aussi qui n'est plus de la danse...

Et, tout en regardant, il déguste un doigt, peut-être deux, de ce bon petit vin du Chêne, qui jaillit, frais, pétillant, « amical », comme on dit chez nous, de la cantine de M. Anex.

Alors les langues se délient, les mains fraternisent, les voix se hasardent, les souvenirs éclatent, les bons mots, les piquantes anecdotes leur font escorte, les rires éclatent.

Le soleil, doucement, à regret, descend vers l'horizon ; déjà la crête boisée du Jura frange son disque embrasé. Il couve d'un dernier regard d'amour ce pays béni du ciel et, avant de disparaître, aux plus hautes cimes qui semblent se dresser encore comme pour le suivre plus loin dans sa course, il lance des baisers d'or et de pourpre, dont le crépuscule efface lentement la lumineuse empreinte.

Puis, la nuit vient, grave et sereine. Au ciel, s'allument les étoiles ; mille feux multicolores brillent à la façade des chalets pittoresquement groupés sur la pente. Soudain, des voix se font entendre ; une mélodie douce, lente, un peu monotone comme une berceuse, s'élève dans le calme de la nuit :

Nous ne t'oublions pas, ô terre de nos pères,
A toi des jours prospères
Et nos cœurs et nos bras ;
Nous ne t'oublions pas. J. M.

moment, il ne garda plus de mesure avec lui ; son aversion devint un véritable délire.

Othon eut désiré pouvoir conduire madame de Grandson à Aubonne, pour l'installer dans cette terre, où elle comptait fixer sa demeure ; mais le sacre du jeune roi, auquel il avait résolu d'assister, étant fixé à peu de jours de là, il charge le châtelain de Grandson de la présenter à ses vassaux ; et la veille de son départ pour la France, il lui demande quelques instans d'entretien. C'est la première fois, depuis son mariage, que la jeune beauté se voit tête-à-tête avec un époux qui lui est si cher ; elle se sent trop émue pour oser parler : lui-même cherche quelques instans ce qu'il vient lui dire ; mais déterminé à ne point partir sans s'être expliqué, il prend sa main d'une manière si affectueuse qu'ils parviennent à la rassurer. Le son de sa voix, l'expression de son regard, tout en lui peint la bienveillance, tout invite sa timide compagne à l'écouter.

— Ma chère enfant, dit le chevalier, tout malheureux que soit Grandson, il a des yeux... et si le passé pouvoit jamais s'effacer de là... (Othon pressait la main de la baronne sur son cœur) n'en doutez pas, ma belle amie, ce miracle vous eût été réservé. Mais ce cœur ne pouvoit aimer qu'une fois. Voyez, poursuit-il, en tirant à demi de son sein, le voile ensanglanté de Catherine, voyez et jugez si celui qui tient à pareil souvenir peut aimer encore ? Si le prestige de votre beauté, si

Bigre non ! — A la salle des mariages :

Un des futurs, saisi tout à coup d'une idée sans doute fort gaie, pouffe de rire.

— Vous vous mariez, lui dit sévèrement l'officier d'état civil ; ce n'est certes pas le moment de rire.

A un quart près. — Un cafetier vient de se marier. Il initie sa femme aux mystères du métier.

— Vois-tu, pour faire du bon café, je mélange un quart de martinique, un quart de moka et un quart de bourbon.

— Et le quatrième quart ?

— Le quatrième ? Mais je ne mets jamais que trois-quarts.

Lou batsi dau Cadet

à Sami dè la maison nàuva.

SAMI lè on galé hommou et sa fenna Gritelet onna bouna persohna. Coumin ye sant ti lè doux on bocou villiou et que l'an batsi demindez passà, on les a on pou couennà à çatte occasion. Mâ lou pllie galé dè l'affaire, l'est la farça que lè arrevait à la Marienne quiè don la tanta à la Gritelet. Tota la maisounnaie. lou parrain, la marreinna allavant au pritzou coumeint à onna noce, dou per dou ; la Marienne tenia pè la man lou petit Dzâquié à Sami que portavè lou potet avoué l'iguè po batsi. Tot d'on coup lou gamin que guegnivè de cè, de lè, troupé chu la robâ dè la tanta Marienne et vouè-quin è grand bet dè la robâ que se devoüré ein travè. Cein einnoiyvè bin la tanta Marienne parce que n'etai pas tant vétia pè dezo et qu'on lai veyai son pantet.

Pè bounheu que madama la menistra que saillèssâ dè la cura avai tot cein yu et l'a vitou fè eintra la Marienne à la cura po lèi réfaire sa devouraie avoué des zépinglès po que ye pouèssè allâ au pritzou. Lou menistrè l'a batsi lou petit que l'a fè dai bouaillaies dau diablou quand lou pasteu lai vuiddiou l'iguè chu la tita et les pareints sant restâ po lou tiulte. Quand l'a faillu reintra à la maison, vouèquié onna rallaiè dè plidze que sè messa in trein et la tanta que ne volliavè pas laissi moilli son bi bounnet de la demintze a volliu mettrè sa robâ chu sa tita, ma madama la menistra, sein lou fèrè espret, avai épingle loû pantet dè la Marienne avoué la robâ et vouaikié la pourra Marienne que montrè sa grocha luna ein plein midzo à tota la perotzé. La Gritelet s'est dé-

tous les prestiges qui vous environnent, pouvoient l'emporter un instant.... Je le sens, mon amie, associée à mon malheur, vous seriez bientôt la victime de mes remords. Ma victime, ai-je dit ! ah ! Dieu, moi qui ne voulais que vous voir heureuse. Laissez-moi plutôt vous redouter et vous fuir. Je me prive à regret des consolations que j'attendais de vous ; mais je le dois, il le faut. J'aurai du moins préparé votre bonheur, je vous laisse indépendante... Cependant, n'oubliez jamais, ma belle cousine, que libre en effet, vous ne l'êtes pas aux yeux du monde ; et que, bien que le nœud qui nous lie soit illusoire, il n'en doit pas moins être respecté. Si pourtant, votre cœur se donnoit jamais, votre choix serait digne de vous, sans doute ; et l'ami à qui vous avez confié votre destinée, vous supplie de l'en informer.

— Ah ! répondit madame de Grandson, avec le ton du dépit et de la douleur, vous qui savez si bien qu'on ne peut aimer qu'une fois, de quel choix osez-vous parler à votre épouse ? Puisqu'il le faut, elle respecte ce premier amour qui a fait votre destinée, mais gardez-vous de blesser le sentiment qui fera la sienne. Il m'est enfin permis de vous l'avouer, Grandson, je vous aime... je saurai vous aimer sans espérance, mais je ne puis aimer que vous seul.

— Adieu ! ma sensible, ma chère amie.... Adieu ! vous quitter en ce moment, c'est assez vous dire que je sens tout le prix d'un tel aveu. Combien

petcha dè rabaissi lou cotillon à la tanta, mais l'état trau tã, on avai z'u lou teimps de têt veirè.

Eh bin, la Marienne ne s'est pas émochoounaie po cein, puisqu'à godta ye l'a encora tzantà la chonna que javo po refrain :

Galèzes feliettes ein bi gredons blilians *
Vant dedein lè praz, avoué leu zaimants.

Tot de mimou po onna pouta farça ein éta onna tota célèbra et lei a zu déquie rirè et dè-veza po grantin dein la perotzé.

MÉRINE.

Les dettes. — Dans la rue.

— Qu'as-tu donc ? tu parais tout triste...

— Oh ! mon cher, je suis bien ennuyé, j'ai un tas de créanciers qui me tracassent continuellement.

— Tu dois une forte somme ?

— Non, mais beaucoup de petites ; et tu sais, les dettes, c'est comme les enfants, plus c'est petit, plus ça crie.

Le théâtre de chez nous. — Le contrat définitif passé entre l'auteur de *Légionnaire par vengeance* et le Théâtre du Peuple de Lausanne, prévoyant tous les détails de cette importante entreprise, a été signé samedi dernier.

Les 53 rôles sont entièrement distribués. La mise en scène compliquée de ces six tableaux est complètement achevée. Les répétitions se suivent sans accroc depuis plusieurs semaines. Quatre décors spéciaux seront probablement brossés par la maison Rassmussen et Ballmer, à Lausanne, qui a déjà fait ses preuves. Ces décors seront d'une rigoureuse exactitude et contribueront pour une large part au succès que prévoit le Théâtre du Peuple.

En prenant, le matin de bonne heure,

comme premier déjeuner une tasse de l'excellent café de malt Kathreiner, on sentira au bout de peu de temps l'effet salubre et durable d'un régime aussi rationnel. Le café de malt Kathreiner réunit notamment au goût et à l'arôme du bon café tous les avantages caractéristiques et partout si appréciés du malt, ce qui en fait une *boisson de santé dans toute l'acception du mot*. Voici ce que devraient méditer tous ceux auxquels le café ne convient pas, ou ceux qui souffrent, qui sont nerveux ou débiles.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

j'eusse été heureux par votre tendresse, si.... mais le rêve du bonheur est fini pour moi : hélas, m'en présenter l'image, n'est-ce pas ajouter à mon infortune ? Jouissez au moins de mes sacrifices, soyez heureuse ; et s'il le faut, oubliez pour l'être jusqu'à votre ami.

Le cruel ! s'écria la baronne aussitôt que Grandson eut disparu à ses yeux, il me fuit parce que je l'aime.... Ah ! que n'ai-je mieux dissimulé avec lui ! les hommes veulent être trompés.

CHAPITRE XIII

LES DERNIERS REGRETS D'UNE AME SENSIBLE

Le lendemain de cette conversation des deux époux, Othon prit la route de Reims ; et madame de Grandson partit pour Aubonne avec la comtesse de Gruyère. Ce séjour lui eut offert mille attraits, si son ame eût été plus satisfaite, si elle n'eût eu à s'y défendre des hostilités du fougueux Gérard. Il tenta infructueusement plusieurs moyen de s'emparer de sa personne ; elle sut les déjouer tous : une fois seulement ayant manqué de se trouver prise au piège, ce fut pour elle un motif de renoncer à la promenade.

(A suivre)